



Ainsi s'éteignent les rires des migrants

Djédjé Apali

Roman

KARTHALA

24 août 2001. Il était environ deux heures trente du matin. Il faisait une chaleur étouffante dans les rues de Paris. Ismaël marchait pesamment sur le boulevard de la Chapelle, un baluchon au dos. Depuis son départ de Côte d'Ivoire, il avait fait des dizaines de kilomètres à pied, peut-être une centaine. Il avait faim, très faim, comme tous les jours depuis plusieurs semaines. Affaibli, amaigri, il découvrait les contours fuyants de sa silhouette osseuse dans le reflet des vitrines des magasins. Pendant qu'il marchait, toutes ses pensées allaient à Armand, son frère jumeau. Il ne le suivrait pas dans cette aventure. Lui et quelques autres ne viendraient pas en Europe. Le destin en avait décidé ainsi. Ismaël et Armand étaient séparés pour la première fois. Et cette séparation était ce qu'il avait connu de pire. Le temps adoucissait sûrement la brûlure du présent ; une douleur vive, prégnante. Un être cher de plus s'ajoutait au manque. Coupé de sa moitié, il devait poursuivre son chemin et se battre pour que tout cela n'eût pas servi à rien. Il puiserait sa force dans cet avenir incertain.

Djédjé Apali (1975-2019) est un comédien guadeloupéen-ivoirien qui avait acquis une certaine renommée en France et en Guadeloupe, ainsi que, plus largement, en Europe et en Afrique. Il était aussi passionné de littérature. *Ainsi s'éteignent les rires des migrants* est son premier roman, un récit de migration entre la Côte d'Ivoire et la France, d'exil, de liens familiaux, d'espoir et de désillusions. Sans être autobiographique, ce récit éclaire le parcours et la personnalité secrète de son auteur, disparu tragiquement avant de l'avoir publié.

© Éditions Karthala, 2023
22-24, boulevard Arago – 75013 Paris
www.karthala.com

ISBN : 978-2-38409-061-7
(Première édition papier, 2023)

Conception graphique : Bärbel Müllbacher
Photo de couverture : © Carlotta Forsberg. Photo prise à Paris en 2018.

Djédjé Apali

Ainsi s'éteignent les rires des migrants

Roman



KARTHALA

Cher frère,

Ton vœu le plus cher était d'embrasser une carrière d'écrivain, car tu avais compris que les paroles s'envolent mais que les écrits restent ; le destin nous a prouvé tragiquement que c'est le cas.

Tu as décidé de partir vers d'autres cieux, mais tu nous as laissé en héritage ce livre qui te tenait tant à cœur, parce que, très certainement, le personnage d'Ismaël c'était toi sous tellement d'aspects...

Tu as commencé à travailler sur ton livre à la fin des années 2000 et cherché à le faire publier jusqu'à la fin de ta vie, en vain...

C'est désormais chose faite mon ange.

Merci pour cet ultime cadeau que tu nous fais, à nous ta famille et à toutes les personnes que tu as connues, ainsi qu'à toutes celles qui vont te découvrir.

Je suis tellement fière de ton parcours, de tout ce que tu as fait et accompli dans ta vie, tu es allé le chercher seul grâce à ta détermination et ton courage sans égal, comme tout ce que tu as entrepris durant tes 44 années d'existence.

L'immensité du monde ne sera pas assez grande pour te dire à quel point tu me manques.

Je t'aime de la terre jusqu'aux étoiles.

Que la terre te soit légère mon Djédjé, tu peux reposer en paix désormais.

Ta sœur,
Joëlle Apali (Ta Georgie)

Remerciements

Je dédie le livre de mon frère à ma mère Angèle Josiane Vignerol, à mon père Mathias Gahi Apali et à mes frères et sœurs Priscilla, Patricia, Jean-Marc et Loïc.

Je remercie Glad Amog Lemra et Christian Mupondo qui ont été les soutiens des premières heures tragiques, Virginie Jeanneau et Virginie Silini pour leur bienveillance extraordinaire à mon égard, Hervé Tidjani, Samuel Vehi et Romain Kouamé pour m'avoir parlé et raconté mon frère en me livrant sans qu'ils le sachent des informations clefs et inestimables.

Ma reconnaissance infinie à Aïssa Maïga pour avoir fait en sorte qu'un hommage soit rendu à mon frère lors de la cérémonie des Césars en mars 2021 et d'avoir accepté d'écrire la préface de ce livre, qui est d'une justesse, d'une profondeur tellement émouvante, et résume si bien qui était mon frère.

À ma psychologue Madame Garnier de Saint Sauveur pour m'avoir aidée à comprendre puis à accepter l'inacceptable qu'a été le décès de mon frère.

À la douce Nadège Chabloz qui a absolument tout mis en œuvre pour la publication de ce livre.

Merci infiniment à la photographe Carlotta Forsberg qui a réalisé la photo de couverture. C'est à mes yeux la plus belle photo de mon frère, car Carlotta avait déjà photographié Djédjé et de ce fait a su le mettre suffisamment en confiance pour capter ce moment de grâce et d'apaisement qui émane de son regard sur ce cliché, lui qui était tellement dans le contrôle de lui-même.

Un immense merci à Xavier Audrain, directeur général des éditions Karthala, et à toute son équipe pour avoir fait du rêve ultime de mon frère une réalité en publiant son livre post-mortem, afin qu'il laisse l'empreinte de son passage sur cette terre pour toujours.

À tous ses amis d'enfance et d'adolescence (je pense particulièrement à Siradio, Flash et Potch, Laurent, Blaize, Mohammed, Sidy, Nadia, Antoinette, Claudia, Nadège, Christelle et Marie, et tous ceux que je ne connaissais pas) de la ville d'Orléans, et plus précisément le quartier de la Source où nous avons grandi. À l'annonce du décès de mon frère, beaucoup d'entre eux (vous vous reconnaîtrez) se sont mobilisés spontanément en organisant une cagnotte à la mémoire de leur ami Djédjé; encore merci à vous, ma famille et moi n'oublierons jamais votre geste.

J'ai une pensée émue pour Germaine Douaclé Sebiro qui n'est plus de ce monde et qui m'a aidée durant l'enquête, repose en paix.

À son dernier cercle d'amis de Reims, Katia, Marga, Mésut et sa compagne Gwénaelle, Sylvie, François, Jean-Christophe, Benoît, Jacques, Nicole, et bien d'autres.

Aux personnes qui ont traversé son existence de près ou de loin, et de tous les horizons, que ce soit à Paris, Bordeaux, Metz et Reims, en passant par la Guadeloupe (racines maternelles), ou à l'étranger comme en Côte d'Ivoire (racines paternelles) et en Espagne, qu'il aimait tant.

Pour finir, merci à vous lecteurs qui lirez le livre de mon frère *Ainsi s'éteignent les rires des migrants*, qui est à mes yeux si émouvant, si singulier et original, avec un regard intime sur la société d'aujourd'hui, sur la complexité des rapports humains et des liens familiaux, ainsi que sur la quête de soi.

Joëlle Apali

Préface

Arriva un grand jeune homme.

Je me souviens d'un trench.

De chaussures noires soignées.

Un style classique qui tranchait avec les nôtres, actrices et acteurs débutants.

Je me souviens d'un corps élancé, maintenu droit, haut. Je me rappelle la douceur élégante. Une étincelle qui semblait calme, un regard profond nimbé d'un iris de jais.

Une forme de retenue. Cela, aussi, contrastait, au milieu du chaos qui régnait entre chaque prise, sur le plateau du film fauché sur lequel nous nous sommes rencontrés.

Me reviennent ces discussions après le tournage, sur un trottoir pluvieux du 17^e arrondissement de Paris. Qu'importe la pluie, les nuages et les ombres. Nous aussi, nous avons la capacité d'émouvoir, de faire rire et vibrer le public, sur écran géant. Oui, c'était possible de créer des histoires et des rôles pour les acteurs et actrices noirs. Et notre génération allait rendre cette présence possible. Nous avons la foi, c'était juste avant l'an deux mille.

Nous avons traîné un bon moment pour étirer cette conversation. Au milieu du bruit incessant des voitures, du vacarme de nos rires insolents, au milieu de notre effervescence, un silence enveloppant, le tien. Cela te donnait beaucoup de mystère, de hauteur. Ce léger rictus que l'on aurait pu prendre pour de l'ironie trahissait ton besoin de dire, de nommer, d'exposer tes émotions, sans jamais tout à fait oser le faire. Cela ajoutait à ton magnétisme. Pour moi, Djédjé, tu étais une star. Tu avais cette aura-là.

En lisant ton livre aujourd'hui, je ne peux m'empêcher de penser que quelque chose dans ton œil devait être en train de nous photographier avec acuité. Je ne t'ai jamais posé la question. Je n'aurais jamais osé questionner tes aspérités. Aujourd'hui, ta sensibilité particulière apparaît dans tout son éclat. Brute, écorchée. Tranchante et caressante.

Nous nous sommes revus parfois.

Trop peu. Le temps nous aspire et nous échappe. Il m'arrivait de me demander ce que tu étais devenu. Je ne te voyais que trop rarement apparaître dans des films. Le désir des acteurs est têtu, on ne nous décourage pas comme ça, nous. Notre passion est obstinée, elle nous porte coûte que coûte, même lorsque les belles rencontres, les rôles forts et la reconnaissance se font la malle.

Je me disais qu'une vingtaine d'années étaient passées et que, décidément, les cinéastes en France et ailleurs s'étaient évertués à ne pas te voir. Quelle prouesse. Je ne sais pas comment ils ont fait pour te rater. Il suffisait de t'apercevoir une fois, une seule, pour saisir la force de ta poésie, pour être bousculé par la beauté de tes traits, attiré par ton silence. Un jour, enfin, ton visage et ton nom sont apparus sur des colonnes Morris, à la tête du *Gang des Antillais*. Les affiches du film te donnaient la part belle. Ton regard et ton nom ont régné sur la capitale, Djédjé. Ce n'était que justice.

J'ignorais beaucoup de toi, Djédjé.

Nous avons souvent regretté de ne pas avoir su passer ce coup de fil, initier ce dîner, prendre le temps, le provoquer, infléchir la courbe du temps pour se voir, échanger, se connaître vraiment. Comment savoir alors que tu étais aussi romancier ?

Il aura fallu que tu t'éclipses, que nous te cherchions en vain pour qu'enfin, en découvrant ta disparition tragique mais choisie, tu resurgisses de manière éclatante à travers un roman qui s'érige de facto en une sorte de testament flamboyant.

Ainsi s'éteignent les rires des migrants nous emporte, nous prend par la main, nous perd. Ton texte se déploie dans la pulsation de ton écriture directe, poétique, précise, et fait résonner avec brio le destin contrarié d'un homme africain jeune, doué et noir. Ton écriture irrigue, couche après couche, le regard que nous posons sur la destinée particulière d'Ismaël. Son parcours clandestin se mue en quête intimiste, depuis les campagnes ivoiriennes jusqu'à Yopougon, ce quartier populaire de la capitale, Abidjan, et enfin sur les trottoirs fatigués de Paris.

Dans une chronologie réinventée, ces pages nous entraînent vers toi, ligne après ligne. C'est irrémédiable et douloureux autant que galvanisant, tant tu brilles dans ce livre qui serait une merveilleuse adaptation cinématographique. À la lecture, la magie prend corps et l'on ne peut s'interdire d'imaginer quel acteur incarnerait Ismaël, et, à travers lui, c'est ton visage que l'on aurait vu irradier dans l'intimité partagée des salles obscures.

Quelle étrangeté que d'accompagner ton épanouissement artistique, littéraire, alors que tu n'es plus. Quelle étrangeté que d'imaginer ces longues journées, ces longues nuits, ces semaines, ces mois, ces années que tu as dédiées

à l'écriture en y croyant, forcément, même un petit peu, en tout cas suffisamment pour achever un roman sous la forme d'un texte émancipateur et sans concession. Tout juste après l'an deux mille, tu as su muer la confiscation d'opportunité en geste littéraire, comme dans un formidable aller-retour que l'art permet de jeter avec insolence à la face du destin. Là aussi, les éditeurs n'ont pas su te voir. Cela est réparé. Tu vas être publié, Djédjé ! Tu étais une star pour le grand écran et un grand romancier. J'aurais aimé, comme tous ceux qui t'ont croisé, que tu puisses connaître, avec ce déploiement de tes larges ailes, une reconnaissance de ton vivant. Djédjé. Djédjé Apali. C'est ton nom. Nous continuerons à le maintenir vivant et, grâce à cet ouvrage merveilleux que tu nous as laissé comme trace de toi, nous savons à présent que ton nom nous survivra.

Aïssa Maïga

*À ceux qui m'accompagnent, m'inspirent,
me guident, ma reconnaissance infinie.*

Un ailleurs

24 août 2001. Il était environ deux heures trente du matin. Il faisait une chaleur étouffante dans les rues de Paris. Ismaël marchait pesamment sur le boulevard de la Chapelle, un baluchon au dos. Depuis son départ de Côte d'Ivoire, il avait fait des dizaines de kilomètres à pied, peut-être une centaine. Il avait faim, très faim, comme tous les jours depuis plusieurs semaines. Affaibli, amaigri, il découvrait les contours fuyants de sa silhouette osseuse dans le reflet des vitrines des magasins. Pendant qu'il marchait, toutes ses pensées allaient à Armand, son frère jumeau. Il ne le suivrait pas dans cette aventure. Lui et quelques autres ne viendraient pas en Europe. Le destin en avait décidé ainsi. Ismaël et Armand étaient séparés pour la première fois. Et cette séparation était ce qu'il avait connu de pire. Le temps adoucissait sûrement la brûlure du présent ; une douleur vive, prégnante. Un être cher de plus s'ajoutait au manque. Coupé de sa moitié, il devait poursuivre son chemin et se battre pour que tout cela n'eût pas servi à rien. Il puiserait sa force dans cet avenir incertain.

Ismaël arriva dans le quartier de la Goutte-d'Or. Là, il retrouvait un environnement semblable à celui qu'il avait connu au Maroc des mois durant. Il traversa la rue et quitta le Maghreb parisien pour se retrouver à Château Rouge, le quartier africain de Paris. À cette heure avancée de la nuit, il y avait encore de l'animation. Les senteurs et les sonorités lui rappelaient le pays, et les raisons pour lesquelles